

TÉMOIGNAGE D'UNE EX-MILITANTE CHAVISTE...

«L'anarchisme a toujours eu une position conséquente et claire de rejet, d'opposition et d'affrontement actif face aux dictatures et à l'autoritarisme déclaré qui a cherché à s'occulter derrière une façade populaire et de gauche». (Extrait - La rédaction de El Libertario).

Témoignage d'une ex militante chaviste: «Sans nous en rendre compte, nous avons passé 19 ans à militer pour créer de nouveaux cycles de misère».

Publié à l'origine sous le titre «Comment j'ai découvert que j'étais adoptée» sur le site web «Frontal 27», nous publions ce témoignage inestimable sur le processus fallacieux d'endoctrinement idéologique en faveur de la nouvelle bureaucratie à l'adresse de tous ceux qui ont cru naïvement au discours du «Socialisme du XXI^{ème} siècle» au Venezuela. - El Libertario (Venezuela).

Las Comadres Púrpuras

J'ai décidé il y a plus d'un an d'arrêter de travailler au sein de l'État.

J'ai commencé à travailler dans la bureaucratie à l'âge de 21 ans. Mon premier emploi a été celui de Tutrice politique de l'État de Vargas pour le compte d'une Institution d'assistanat social. Je devais coordonner toute la gestion de cette institution au sein de laquelle je travaillais dans cet État du Venezuela, consolider toute la politique et surtout assurer le suivi et le contrôle de tous les programmes que nous promouvions. Cela a été difficile de me charger de ce travail. Je faisais des études, je militais et je travaillais. Je ne m'en étais pas rendue compte mais à ce moment-là que commença ma cooptation. Toute ma plus-value en tant que militante était absorbée par l'État, je pensais vraiment que j'étais en train de changer le monde depuis les entrailles du monstre, j'ai vraiment pensé: *«Je suis en train de réaliser le changement»* quand j'aidais une femme en lui donnant une canne et en lui disant que c'était grâce à la révolution. Ce fut très difficile pour moi de comprendre à cet âge-là et surtout à cause de toute la passion que j'avais en moi, que j'étais en train de me priver de quelque chose d'extrêmement important que je paye aujourd'hui. Comme on dit populairement: *«on ne cherche le défaut à un cheval qu'on t'a offert»* et *«ne mords pas main de qui te donne à manger»*, j'ai pris le parti de passer sur tout ce qui se passait dans l'organisation de cette institution. J'ai vu comment des postes budgétaires étaient déplacés ou gonflés. J'ai vu les hauts responsables se faire payer des notes de frais abusives, tous les gérants encaissaient des chèques à tout bout de champ. Je peux témoigner qu'un jour un gérant a crié à l'une de mes collègues: *«Tu es une nullité!»*. Quelques semaines plus tard j'arrivai tôt au bureau, et je vis éberluée par la porte entrouverte cette collègue faire une fellation à ce même individu. Un mois après elle fut promue *Coordonnatrice du département de Formation...*

Depuis l'âge de 21 ans, j'ai participé à toutes les marches du Gouvernement Je me chargeais des banderoles; je considérais à l'époque que tout le potentiel de la jeunesse devait se déverser sur les murs de Caracas et que chaque mur devait parler: *«La révolution est venue pour durer»*. Chaque fois qu'il y avait un mégaphone libre, je l'empoignais si vaillamment avec des mots d'ordre tels que j'aurais pu même animer un cortège funèbre. A chaque événement il y avait abondance de panier-repas et nous répartissions ce qui était de trop, j'emportais environ 20 sandwiches et 14 boissons, je revenais toujours chargée à la maison. Je pensais que c'était ma récompense pour toute une journée d'action politique. Quand je devais me charger de programmes de débats politiques, je portais aux nues le processus bolivarien pour les jeunes et qu'il n'est pas facile de *«tirer des bûches d'un arbre sec»*, que la 4^{ème} République avait porté atteinte à tout l'appareil productif de notre pays. Nous avons hérité d'un pays en banqueroute. A chaque fois que je prenais la parole je m'incluais dans *«le pouvoir sûr»*, c'est-à-dire que je m'identifiais à l'État... Alors que je ne l'étais

pas et que je ne l'ai jamais été. Mes camarades du collectif me passaient toujours le micro pour pulvériser de mon discours les mouvements qui s'opposaient à nous. A vrai dire, les gens m'applaudissaient avec une telle admiration... Et c'est que j'étais capable de vous réciter tel un rabatteur de troupeau rimailleur tous les articles de la Constitution. Je présentais toujours à son avantage mon organisation. Et j'aimais insinuer que j'étais la petite-fille des sorcières qu'ils avaient brûlées... Moi, je suis la fille du Caracazo (*émeute de la faim contre les mesures économiques du gouvernement de Carlos Andrés Pérez en 1989 - NdT*) et sœur de ce processus Révolutionnaire socialiste et profondément féministe. Ça ne me dérangeait pas d'être sur une estrade à écouter toutes les stupidités machistes qui insinuaient que «*tous les maigres sont des pédés*» [sic], «*ce Capriles il lui faut un homme qui le domine*», «*Capriles j'ai une paire de vraies couilles pour toi*». J'en riais même comme d'une quelconque bonne blague inoffensive.

Depuis l'âge de 21 ans j'ai été adoptée par le Gouvernement J'ai mûri devant un tableau rouge et côtoyé des gens du *Front Francisco de Miranda* et fréquenté des points rouges pour s'inscrire au PSUV [*Partido Socialista Unido de Venezuela*]. J'avais été embauchée pour une chose et ils m'en demandèrent une autre bien différente. Je me souviens comme nous désertions le bureau de service au citoyen pour nous présenter au Palais Miraflores écouter le discours du Président. Ce bureau est censé proposer conseil et orientation aux personnes victimes de violence domestique et en situation à risque. Sur cinq jours ouvrables, ce bureau était désert 3 ou 4 fois par semaine. On travaillait rarement trois jours de suite au service du public. On passait le plus clair de notre temps en rassemblements, marches, points rouges, mobilisations, porte à porte, rencontres du parti et formation du personnel. Franchement on ne travaillait pas et quand c'était le cas, le service était désastreux et extrêmement «*re-victimisant*». Cette institution a été dénoncée plus d'une fois pour mauvais traitements du public et on n'y a jamais donné suite. Les gens sont restés à leur poste de «*commandement*» et, afin de protéger les responsables, on leur assignait d'autres postes de plus grande envergure. Ma structure cognitive a été modelée par le même discours et lieu commun de forces extérieures revanchardes qui allaient nuire à ce que notre «*peuple*» avait bâti au prix de tant d'efforts. Quand j'avais l'audace de penser différemment et que je cherchais à organiser sous un autre angle, on me traita «*d'opportuniste*» ou de vouloir «*pêcher en eaux troubles*». Je fus accusée plusieurs fois d'être une infiltrée et surtout de me laisser manipuler par d'autres personnes. On me rabaissait quand j'entreprenais quoi que ce soit à l'encontre du tout nouvel establishment bolivarien, c'est-à-dire que j'agissais sous l'emprise et soumise aux circonstances qui portaient atteinte à tout ce qui avait été construit de «*beau et de bon*». A vrai dire, sur 100 pas en avant, 200 ont été faits pour renforcer le pouvoir militaire et les multinationales, ce qu'en raison de l'incertitude, du deuil, de la peur, de la faim, la déception et la colère noire, nous ne commençons à voir clair qu'aujourd'hui. Ce n'est qu'il y a quelques jours, alors que je parlais avec un compagnon et ami des expériences de travail que nous en sommes rendus compte, vous vous demanderez de quoi exactement? Eh bien, nous les jeunes, nous avons été adoptés dans ce processus que le Gouvernement a initié il y a 19 ans. Nous ne connaissons rien d'autre au-delà de ce nombril, nous avons été conçus comme une jeunesse d'automates, sans faculté de discernement et quand celui-ci commençait à poindre il était supprimé ou pire encore honni. Une jeunesse noyée dans de la propagande creuse, des consignes qui atrophiaient la pensée critique comme la fameuse «*unité, unité, unité*» à n'importe quel prix, le «*c'est comme ça qu'on gouverne*» ou «*commandant éternel, suprême, etc...*». L'espace critique ayant été annulé, il n'y a pas de place pour autre chose. Nous avons été les complices et les témoins indirects d'une stérilisation collective, maintenant nous nous rendons compte que tout cet effort, tout ce militantisme, n'a pas fertilisé la construction d'un mouvement populaire conscient, organisé, le pouvoir populaire mais a été un transfert instantané du capital politique révolutionnaire à l'État, aux parasites rentiers, aux nouveaux maîtres du Capital, sans nous en rendre compte, nous avons milité pendant 19 ans en faveur de nouveaux cycles de misère. Assez!

Traduit de l'espagnol par Monica JORNET.
